1912 " Revue Bleue ". 7 Août 1912 10

ressentir de l'ambiance berbère et adapter le type indigène au concept mythologique de la Naïade; les influences de ce genre sont multiples et nullement en opposition avec son génie de domination; car interpréter, c'est encore dominer, et de nos jours, dans cette lutte d'influences qui se prépare sur le littoral barbaresque, l'âme arabe sera à qui la saura mieux comprendre. Est-il meilleure allégorie du continent Africain que cette déité coiffée d'une tête d'éléphant, trompe et défenses dressées, oreille à l'évent, par laquelle l'art des Anciens a su le symboliser? C'est bien l'Afrique énorme, massive, intacte dans ses profondeurs. L'imagination mythologique de l'antiquité montre ici cette puissance de synthèse qui manque peut-être à l'art moderne pour la création d'entités allégoriques.

J. PÉRÈS.

Lucien Maury

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Trois livres de critique.

ANDRÉ GIDE. *Nouveaux Prétextes.* (« Mercure ».)
HENRI GHÉON. *Nos directions.* (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)
JACQUES RIVIÈRE. *Etudes.* (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)

Voici trois livres qu'il sied de ne pas séparer, qu'il convient de goûter dans le même temps, qu'il importe enfin de méditer en les comparant, car ils sont l'un à l'autre le commentaire le plus significatif; commentaire amical; amitié si sincère, si loyale que la franchise de son aveu semble parfois désarmée, équivaut presque à une imperceptible trahison...; et rien ne saurait moins déplaire à André Gide, théoricien des surprises de l'idéologie, à Jacques Rivière, si habile à découvrir entre les contraires de subtiles rapports. Moins instable en ses préférences, moins prodigue de confidences intimes, Henri Ghéon se dérobe davantage aux conséquences de cette involontaire et généreuse perfidie; il ne livre pas à tout propos ses amis, non plus qu'il ne se livre soi-même; sa droiture ignore leur captieuse fantaisie; il est celui qui aurait le plus à se plaindre des deux autres s'il ne lui plaisait de l'emporter sur eux par la précieuse fermeté de ses convictions.

Et je n'entends point infliger à ces trois écrivains d'autre solidarité que celle dont les charge leur périlleuse amitié; ils me renieraient si je prononçais, fût-ce du bout des lèvres, les mots d'école ou de chapelle : leur indépendance d'esprit est flagrante, et constitue l'article premier de leurs séduisants programmes... Mais enfin des indépendances si voisines, et qui s'exaltent de mutuels encouragements, ont en commun certains traits apparents, et comme un air de famille; entre elles les échanges sont fréquents; de l'une à l'autre un commerce d'idées, un courant ininterrompu d'activité cérébrale multiplient les contacts : une association, une communion aussi parfaite ont ceci de remarquable qu'aux ébranlements de l'une de ces sensibilités répondent presque automatiquement les reflexes des deux autres; et parfois le sursaut irréfléchi nous est plus révélateur que l'émotion consciente... En vérité ces amis, si l'on consent à les interroger ensemble, n'auront guère de secrets pour nous.

En même temps que l'on proclame leur absolue liberté, je ne vois pas comment l'on éviterait de parler d'influences où se marquent les triomphes, et si vous préférez, les accords de leurs sympathies réciproques. Ils ne sont point une chapelle, mais un groupe; la force de chacun s'accroît de la vigueur des autres. Alliés, non point pour veiller jalousement sur la lampe vacillante et fumeuse d'une douteuse inspiration, mais pour agir, pour vivre, ils agissent et ils vivent, conformément aux termes d'une confédération intime et libérale.

Ils sont un groupe — une partie de ce groupe plus vaste, audacieux, valeureux, qui se rassemble autour de la *Nouvelle Revue Française*, et paraît bien être la plus brillante avant-garde de la jeune littérature. — Ils agissent, ils vivent; on applaudit à cette vitalité ardente, on souhaite avec une tranquille confiance que s'accroisse leur autorité; on souhaite que parmi les humiliations de la vie littéraire contemporaine ce jeune orgueil ranime au loin les espoirs. On augure bien de leurs efforts conjurés; on est sûr qu'aucun d'eux ne se renoncera soi-même ni ne sacrifiera à l'entreprise commune, urgente et nécessaire, les sollicitations entre toutes précieuses de sa personnalité.

*
* *

L'amour de l'indépendance, qui donc s'en fit avec plus de zèle qu'André Gide le servant, voire le prophète! amour-culte, amour-superstition... amour si violemment embrassé, si ardemment mêlé à tout son être par un adolescent passionné, qu'il échappe au contrôle de la raison, et bientôt se manifeste avec la toute puissance déchaînée d'un instinct: la biographie intellectuelle d'un André Gide est d'abord l'histoire des ravages qu'une semblable tourmente détermine dans une âme. André Gide redoute si fort la sujétion qu'il n'accepte l'hospitalité d'aucune idée; errant, il est l'hôte de toutes celles qui,

sur son chemin, lui offrent l'attrait d'un accueil rare ou difficile ; une paradoxale ubiquité, tel est son premier mérite, le miracle par où il se signale à l'attention surprise des curieux ; la plus fugitive domination l'épouvante ; écrivain merveilleusement intuitif, il tremblerait d'accorder aux plus séduisants concepts ce semblant d'adhésion que paraîtrait accorder un style trop péremptoire ; il est aux antipodes du scepticisme, puisqu'il explore avec une alacrité fiévreuse toutes les demeures de l'esprit — aussi prompt d'ailleurs à les fuir qu'à en solliciter l'accès ; les dogmatiques traitent en ennemi ce perpétuel transfuge, ce frôleur insaisissable qui devance et décourage toutes les poursuites... Cet Ariel de l'idéologie voluptueuse aurait peur de son ombre s'il y découvrait un témoignage trop insistant de sa personnalité ; toute fixité le désespère ; pour que rien de permanent n'alourdît sa démarche folle, il désagrège ses propres forces ; son caractère s'évanouit en même temps que se dissout sa substance ; ce n'est plus un homme qui s'agite devant nous ; nous n'apercevons plus qu'un écran vaporeux où se rencontrent et s'opposent en chatoiments prodigieusement mobiles les reflets des plus délicates pensées.

Tel fut longtemps André Gide. Pourquoi ce libre esprit communiqua-t-il si fréquemment à ceux qui l'approchèrent une impression de contrainte? pourquoi sembla-t-il au profane se mouvoir dans la gêne, en sorte que pénétrer sa secrète nature fut longtemps le privilège d'un petit nombre d'initiés? Serait-ce que d'un tel effort la contention est d'abord visible, et que nul ne se réalise sans étonner par la violence inusitée du geste?

Serait-ce que l'on se méprit aux nouveautés d'un style volontaire, si ouvertement prémédité, si artificieusement savant que l'aisance parut à jamais interdite à ce soupie artiste. La volonté de Gide était alors comme concentrée en son style ; les moins prévenus en éprouvèrent, et peut être en redoutèrent la rigide intransigeance ; en sorte qu'il effraya les uns par son abandon, cette espèce de déliement des facultés de l'âme, et déplut aux autres par une roideur abrupte et menaçante : double condamnation dont la foule agréait avec sa coutumière nonchalance la somme contradictoire, satisfaite de proposer à sa paresse d'esprit la vague et dérisoire image d'un dilettante-fanatique.

André Gide cependant, avec timidité d'abord, puis avec une précipitation impérieuse, s'efforçait de se reconquérir lui-même, s'obligeait à des haltes, et certes demeurait incapable de violenter son esprit, mais enfin l'entraînait à choisir, à assumer des responsabilités : ici encore, l'effort apparaissait si tendu qu'on n'aperçut point l'acquisition corrélative. André Gide s'affranchissait de ses vaines terreurs, s'élevait à une liberté plus haute puisqu'elle impliquait une comparaison dont il était l'arbitre ; en même temps qu'il renonçait à ses hésitations gracieuses, une sève nouvelle gonflait son génie ; il se rapprochait de la vie, qui pénétrait dans son œuvre avec un cortège nouveau d'images et de personnages ; son style se dépouillait, abjurait les pompes de la prétérition et du symbole, visait à une sévère précision pour accueillir ces hôtes attendus ; André Gide donnait ces romans, l'*Immoraliste*, la *Porte étroite*, *Isabelle*, après quoi sa place était fixée dans la littérature contemporaine ; j'entends au tout premier rang, parmi ceux, si rares, que l'on considère avec autant d'espoir que de gratitude.

Instant magnifique, et qui pour tant d'autres fut si bref, où s'assemblent tous les prestiges d'une carrière d'artiste et d'écrivain... La foule résiste encore, — André Gide se berce, peut-être avec trop de complaisance, de ne jamais désarmer complètement maintes flatteuses hostilités — le public discerne mal les traits de cet énigmatique visage ; tant de recherche, une simplicité si chèrement acquise, cette froideur, ce lyrisme tout intellectuel, ce sourire, cette conviction, tout cela compose une grâce inquiétante : une ambiguité plane sur cette œuvre et cette gloire qui s'élève ; on n'a point encore pardonné à André Gide ses scrupules : on juge plus tyrannique sa défiance qu'exigeant son amour ; son art précautionneux semble glacé à quiconque n'en a point percé les apparences d'orgueilleux machiavélisme... Instant heureux, où la nouveauté est encore si neuve qu'elle s'appelle affectation, instant magnifique où l'incompréhension de certains est devenue le gage du pur enthousiasme de quelques-uns.

*
* *

André Gide passe pour avoir été l'inspirateur premier de la *Nouvelle Revue Française*. Peut-être fallait-il rappeler très en hâte quelques-uns des traits de sa physionomie pour que l'on pût comprendre l'éclectisme de son amitié, ce qu'elle sous-entend, ce qu'elle exclut, ce qu'elle appelle et réunit.

Qu'elle tolère, et certainement recherche une fière indépendance d'esprit, les livres dont j'inscris les titres en tête de cette étude le prouveraient, si d'avance nous ne l'avions su prévoir. Cette indépendance, Jacques Rivière la marque dans ses jugements : attitude d'autant plus méritoire, ou si vous voulez plus spontanée, que la nature le fit plus fraternellement ressemblant à André Gide : la nature, et je pense aussi l'amitié ; Jacques Rivière doit beaucoup à André Gide puisqu'André Gide le précéda ;

a circonspection enthousiaste, son analyse caressante, les détours et les retours de sa critique, cette insistance, ces répétitions, cette façon d'insinuer et d'amplifier l'idée, en sorte qu'il vous impose une hantise bien plutôt qu'une méditation, autant de procédés ou de démarches mi instinctives, mi calculées par où se révèle un tempérament, certes voisin du Gide des premiers livres. Ce lyrisme lucide, cette subtilité qui s'écoute, et dont le raffinement rejoint si naturellement par instant une sorte de naïveté, cette candeur avertie, cette fraîcheur et cette science, nous en connaissions des exemples, mais moins systématiquement caractéristiques; Jacques Rivière en est fait une méthode; ce qu'il ajoute, ce qui lui appartient en propre, ce sont une cohésion, une logique, et pour tout dire une construction d'où découle une ample impression d'harmonie... Et peut-être Jacques Rivière fut-il encouragé à cette conception en quelque sorte musicale de la critique par la fréquentation des plus illustres compositeurs; une partie de son livre est consacrée à l'évolution de la musique, de Rameau à Debussy, Borodine et Moussorgsky. Des musiciens il va aux peintres, (Ingres, Cézanne, Henri Matisse, Georges Rouault, Gauguin)... Il s'attarde autour de Baudelaire, affronte en une importante étude Paul Claudel, et enfin brosse d'André Gide le portrait le plus sensible, le plus nuancé — le plus accusateur aussi en sa vérité poussée à l'extrême — que l'on ait encore donné de l'auteur d'*Isabelle*.

Mais voici un contraste plus fort, une amitié bien différente, et qui impose aux variations d'André Gide le côtoiement de la plus rigide énergie; écrivain trop complexe pour que l'on prétende résumer brièvement son effort : poète, nous retrouverons l'auteur des *Chansons d'Aube*, de la *Solitude de l'Eté*, de l'*Algérie*, romancier le psychologue du *Consolateur*... Critique, et l'on ne veut considérer ici que sa critique, c'est d'abord son audace directe, sa franchise d'allures, la vigueur, la loyauté, la limpidité de sa dialectique qui retiennent l'attention. Artiste infiniment sensible, il renonce, dès qu'il critique, aux séduisants atermoiements; il sait qu'un critique doit parler haut, et ferme, et net; il compare, et pèse, et discute et prouve; il est maître de soi, maître de ses colères, et ce qui sans doute est plus difficile, maître de ses enthousiasmes; il est acerbe, et la justesse de sa polémique est redoutable. J'aperçois d'abord en ce livre quelque chose de sain et de robuste. Par sa force, par sa violence mesurée, par son équité, par sa modération, ce critique — c'est Henri Ghéon que je veux dire — atteint à une autorité singulière.

Il céderait aisément aux attraits de la théorie, s'il ne s'était, par un acte de défiance préalable, mis en garde; il se plait aux idées générales, aux enchaînements d'idées générales, d'où naissent — avec quelle dangereuse facilité! — les systèmes... De quel ton ne proclame-t-il pas son « souci cartésien de construire », son « horreur du désordre », qui n'a d'égal que son « mépris du poncif »! Il hait si fort le désordre qu'il entreprend de formuler « la discipline du vers libre, hélas, trop souvent anarchique, fils en révolte de la plus profonde nécessité ». Il série les difficultés, et groupe ses essais autour de trois problèmes — du classisisme, d'une renaissance lyrique du théâtre, du rythme dans la poésie — aspects divers d'une unique question d'équilibre : « équilibre entre la forme et la matière, entre l'art et la vie, entre la tradition et l'innovation dans l'art. » Nul n'a plus philosophiquement envisagé l'urgence d'une renaissance classique, ni plus efficacement contribué à définir ce qu'elle doit être. Henri Ghéon, critique, est l'homme d'une discipline qu'il travaille sans cesse à perfectionner; déjà, il offre à ses confrères désemparés « le hâvre d'une tradition mitigée. » Sa critique n'est point négative, elle est secourable...

*
* *

Des *Nouveaux Prétextes* d'André Gide j'aimerais parler longuement; qu'ajouterais-je toutefois, que je n'aie déjà dit implicitement? Car Gide tout entier s'offre au lecteur en ce recueil d'essais disparates et si diversement séduisants, Gide, ses doutes, ses certitudes, sa hauteur, sa grâce un peu cérémonieuse... Sous un titre d'une précision fuyante, voici des notes brèves, deux conférences, quelques éloges de jeunes écrivains, de vives remontrances à des maîtres trop oublieux du retentissement de leur parole, des pages un peu bien tranchantes sur Barbey d'Aurevilly... Le goût, voilà aux yeux de Gide la faculté maîtresse du critique : le goût, autorité suprême, arbitre sans appel, puissance quasiment indéfinissable, d'autant plus souveraine, indiscutable et juste qu'elle s'exile plus loin des redoutables vulgarités, très haut, très au-dessus des complaisances, des modes et des passions banales. Nul ne contestera que Gide ne l'exalte à de belles altitudes; ses avis tombent de haut... Ils viennent à point : tel un ardent partisan, ou un chef d'armée dont la présence importe, il secourt l'originalité battue en brèche, fonce sur les cohortes les plus menaçantes des barbares. Certes les élans — trop rares — de sa victorieuse impétuosité sont opportuns.

Et voilà, il me semble, l'essentiel bienfait où participent ces trois critiques — critiques engagés trop avant dans la bataille littéraire, trop proches peut-

Suite "Revue Bleue" - 22 Août 1912 (p. 120)

10 3/3

être de leur œuvre passée, trop possédés par leur œuvre future pour que leurs avis aient toujours une portée générale, critiques précieux en raison même de leur perspective particulière, critiques infiniment utiles parcequ'ils ne redoutent point la plus minutieuse technicité... Certes on ne serait point toujours d'accord avec eux, mais découvrir en leurs livres des sujets de querelle est moins urgent que proclamer leur bienfaisante influence. Ils sont, dites-vous, dédaigneux ; dites mieux : ils ne cèlent point leurs mépris justifiés ; ils ont jaugé le niveau de mainte œuvre trop vantée, et furent fâcheusement impressionnés de leurs constatations ; la stagnante bassesse de notre scène les effraya : ils disent leur dégoût, leur effroi... Ils ont le sens, que notre temps semble avoir perdu, de la vraie grandeur ; ils réhabilitent l'ambition littéraire ; ils travaillent avec un zèle admirable à rehausser notre goût, notre jugement, notre admiration, et donc à orienter nos lettres vers un réconfortant avenir...

On les rejoint avec sécurité, on s'éloigne d'eux avec la certitude qu'ils ne cèdent ni au hasard ni au caprice ; ils sont du très petit nombre de ceux que l'on combattrait avec autant de profit et d'honneur qu'on les seconderait ; par ce temps d'éloges à tant la ligne, ils sont des *happy few* de qui le blâme et la louange ne sont point un brevet de parfait ridicule. Ce sont gens qui comptent.

LUCIEN MAURY.